



CRITIQUE SPECTACLE

L'amant trouble, aujourd'hui encore

La forme semble hésiter. Lecture? Pièce? Anne Schwaller et Guillaume Prin entrent dans le salon qu'ils ont installé dans la salle d'exposition de Nuithonie en disant: «Bonjour!» Ils prennent le roman *L'amant* en main, qu'ils commencent à lire, on pense assister à une lecture. Car le texte n'est pas théâtral et la mise en condition – lumières tamisées, petite jauge et placement en cercle – appelle à la confiance.

Mais, très vite, le duo s'empare du texte dans une forme d'entre-deux troublant, où la frontière n'est pas claire, où il serait peut-être quand même en train d'incarner des rôles. La scénographie, avec tous ses accessoires, est très travaillée, les bruitages sont réalistes, les comédiens ne font assurément pas que dire le texte de Marguerite Duras. Ils jouent avec la limite des genres, quand on voit la silhouette d'Anne Schwaller se laver derrière un rideau et que Guillaume Prin s'étend, comme après l'amour.

Dépasser les tabous
Comment feront-ils quand ils joueront dans les salons des particuliers? Peut-être cette hésitation s'estompera-t-elle, dans un contexte moins institutionnel qu'un théâtre et avec moins de technique scénique? Ou peut-être le trouble est-il recherché finalement, tandis que Marguerite Duras parle d'elle-même à la troisième personne – c'est «elle», *La petite au chapeau de feutre* du titre – et que sa langue d'une force inouïe dit la violence de sa mère, qu'elle peut enfin quitter en dépassant les tabous de son temps.

Ce qui est sûr, c'est qu'Anne Schwaller et Guillaume Prin sont amoureux des mots de Duras. Ils les portent, ils vibrent, ils se sentent concernés par l'épisode fondateur de l'émancipation d'une femme que le roman raconte: avoir, en tant que Française et fille de colons, à seulement quinze ans et demi, un amant chinois. Provoquer le trouble, c'est aussi une manière

La langue de Duras évolue

au rythme du souvenir

d'impliquer le public dans cette langue qui évolue au rythme du souvenir. Au-delà de l'histoire d'amour et au-delà d'une simple lecture.

Pour éveiller l'imaginaire et la mémoire: le jazz éraillé d'un vieux tourne-disque, un modèle réduit de la voiture noire de l'amant, un chapeau d'homme comme celui que portait «la petite» au moment où il l'a regardée pour la première fois, des sons étouffés de l'ex-Saïgon et du Mékong (comme si on les entendait à l'intérieur de soi), une mélodie de piano... mais aussi de l'alcool et du café, comme peut-être sur la table de travail de l'auteure. Le va-et-vient entre le passé (celui de 1930) et le présent (celui de l'écriture au début des années 1980 autant que celui du spectateur) est incessant: il faut de la concentration pour apprécier. Mais l'effort promet beaucoup d'émotions. »

ELISABETH HAAS

» A voir à Nuithonie jusqu'au 4 juillet.

LA LIBERTÉ

La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch/

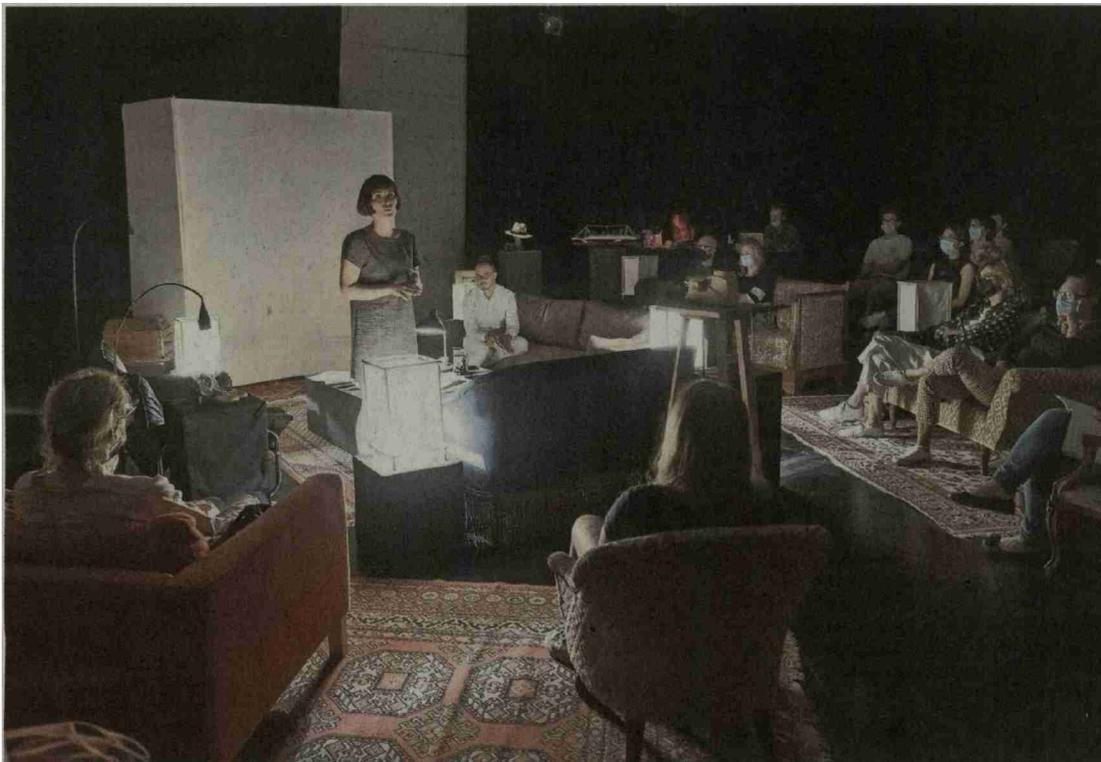
Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 36'282
Parution: 6x/semaine



Page: 31
Surface: 55'024 mm²

Ordre: 1094163
N° de thème: 833.015

Référence: 81103351
Coupure Page: 2/2



**Au théâtre
comme dans
un salon: Anne
Schwaller
et Guillaume
Prin jouent
*La petite au
chapeau
de feutre.*
Charly Rappo**